

Un boniment

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **31 (1893)**

Heft 1

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193414>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doit être affranchis.

LES ABONNEMENTS

datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet ou du 1^{er} octobre.

Le doigt sur la plaie.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur les lignes suivantes, empruntées au journal *La France* ; elles nous montrent, sous leur vrai jour, les causes de la déplorable affaire du Panama, causes qui ne sont autres, en résumé, que l'amour de l'argent, du luxe et de la vie facile.

Ces sages réflexions nous paraissent du reste pouvoir s'adresser, non seulement aux auteurs des tristes événements dont la France est aujourd'hui la victime, mais à tout le monde, dans une certaine mesure ; car la manière de vivre actuelle est, un peu partout, la cause de bien des maux.

Voici donc ce que dit le journal en question sur le désastre du Panama :

« La conscience publique a une leçon, un profit réel, à tirer de ce grand scandale.

» Voyez-vous, notre époque aura trop aimé l'argent. Les infamies déjà divulguées, celles qui vont l'être, pouvaient être indiquées d'avance comme le terme fatal de cette course à l'argent où se résument les mœurs actuelles.

» On disait autrefois, et c'était le plus beau des adages : « Pauvreté n'est pas vice. » Nombre de gentilshommes vivaient de rien dans des castels semblables à ce « château de la Misère » qu'a poétisé Théophile Gautier. Si quelques-uns venaient à la cour implorer la faveur du roi, le plus grand nombre se résignaient sur place à la pauvreté fière ; moins drapé dans leurs haillons que les *hidalgos*, ils n'en étaient que plus stoïques. Et le respect ne se mesurait pas autour d'eux au chiffre de leurs revenus.

» Aujourd'hui, tout le monde a pu constater que la pauvreté est bel et bien devenue un vice. Si vous vous aviez de dire incidemment, dans un milieu *select*, que vous n'avez pas de fortune, quelque ami plus avisé vous pousserait le coude : « A quoi bon dire cela ? On le saura toujours assez vite. »

» La richesse semble à tous un tel rehaussement de la personnalité que presque personne, si gêné soit-il, ne veut renoncer à s'en donner au moins quelque apparence. On s'impose les

plus durs sacrifices pour réaliser dans la toilette, l'ameublement, les habitudes, un peu de ce chic mondain qui coûte si cher. On affecte, il est vrai, de ne se décider que par des raisons esthétiques ; on arbore volontiers ce principe qu'il n'en coûte pas plus cher d'acheter du joli que du laid. Et quand on s'est bien payé de ces raisons-là, le joli qu'on recherche est toujours, comme par hasard, celui qui coûte cher ou qui en a l'air.

» Autrefois, les femmes étaient volontiers romanesques. Celles qui le sont aujourd'hui s'en cachent plutôt comme d'un ridicule. Une jeune fille, en présence du jeune homme qui lui plaît de tout point, commence d'ordinaire par empêcher son cœur de battre, en attendant d'être renseignée sur la position et les espérances. L'argent, qui est le nerf de la guerre, est aussi celui de l'amour, même légitime, surtout légitime. C'est encore dans les unions libres qu'on trouverait le plus d'imprudence généreuse.

» Eh ! m'objectera quelque père de famille durement éprouvé par la vie, il en faut, pourtant, de cet argent maudit ! Ceux qui en disent le plus de mal en ont besoin comme les camarades et se démentent, eux aussi, pour s'en procurer.

» Oui, sans doute, il en faut et, il est sage de s'en rendre compte, et d'organiser sa vie en conséquence, en vue du travail qui le fournira. Mais il est abominable d'en parler toujours et d'y penser toujours, de ramener toutes ses impressions à un calcul de gains et de dépenses.

» Il est, certes, de pauvres diables pour qui le pain de chaque jour est un problème. Ceux-là sont excusables, cela va sans dire, de ne pouvoir détourner un seul instant leur pensée de cet éternel calcul. C'est la misère qui rend leur esprit captif de la question d'argent. Et pourtant, même parmi ceux-là, j'ai connu, vous avez connu des vaillants qui trouvaient moyen de rester gais, de s'intéresser à tout, de lire quelque poème consolateur dans le trajet de leur maison au Mont-de-Piété.

» Ce qui est intolérable, c'est, chez le

bourgeois, obligé de compter, sans doute, mais qui, pour se donner son programme de vie et vérifier les résultats de son travail, n'a besoin, en somme, que de peu d'heures par semaine ou par jour, c'est, dis-je, la manie de tout voir quand même à travers des préoccupations d'argent, de tout traduire en langage d'argent.

» Voici un bibelot. Il est historique. Pour lui ce bibelot vaut tant. Reçoit-il un cadeau ? Avant d'en interroger l'intention, il cherche à en deviner le prix. S'agit-il de mariage ? Qu'importe ou non qu'il y ait amour ! L'essentiel est de savoir s'il y a (quel horrible mot !) « beau mariage ! » Rencontre-il des amis de richesse inégale ? Tout naturellement, ses politesses et ses prévenances observent la hiérarchie des situations. Ses affections, ses respects, ses opinions, tout en lui sentira l'argent.

» Cette manière de voir et de penser est aujourd'hui générale et déjà ancienne. Eh bien, quand une société en est venue là, quand l'argent est à ce point le tyran des intelligences, il devient forcément aussi celui des consciences ; et les tentations qui ne se heurtent à la résistance d'aucun idéal, font lentement et sûrement des ravages terribles. »

Un boniment.

La scène se passe sur le champ de foire de Nyon. Un chimiste ambulancier, coiffé d'un casque et d'un manteau bariolé, jongle avec une boule de cuivre d'un poli merveilleux et débite, d'une voix retentissante, le boniment que voici :

Mesdames et Messieurs,

Né sous le chaume, — et je n'en rougis pas, — j'ai beaucoup voyagé. Je ne parle pas de l'Europe, qui n'est qu'une promenade. En Amérique, en Afrique, je me suis enfoncé dans des déserts que nul pied humain n'avait foulés.

En Asie, il m'arriva une singulière aventure, qui est la cause de ma fortune. Je me promenais sur les bords d'un ruisseau profond appelé le Gange. Sur l'autre bord, une jeune fille cueillait des fleurs. Son pied glisse... et elle tombe dans le torrent. Me précipiter

dans l'écume bouillonnante, plonger, retirer la jeune fille et la ramener saine et sauve, c'est l'affaire d'un instant.

Je ne prétends pas me prévaloir de cette action sublime : dans l'honorable société, chacun en eût fait autant. A peine avais-je déposé sur la rive mon précieux fardeau, que je vis paraître une troupe de cavaliers. Celui qui marchait à leur tête avait un caftan éblouissant de diamants, de rubis, de topazes et autres pierres précieuses.

— Européen, me dit-il, sais-tu quelle est cette jeune fille que tu viens de sauver ?

— Non, seigneur.

— C'est ma propre fille, et moi, je suis le roi de Perse. Parle : quelle récompense veux-tu ? La moitié de mon royaume t'appartient.

— Sire, dis-je, je suis Bourbonnais, et dans mon pays les actions héroïques sont si communes, que généralement elles ne rapportent que 25 francs.

— Tu es donc Français ? Je m'en doutais à ton désintéressement. Mais sais-tu que ta fierté est presque une insulte ? Un roi ne peut demeurer chargé d'un bienfait qu'il n'aurait pas splendidement récompensé.

— Eh bien, sire, repris-je, si vous tenez absolument à honorer et enrichir votre serviteur, je vous demande pour unique faveur la recette de la poudre avec laquelle vous nettoyez vos chandeliers.

Le roi fit un signe. Le grand vizir s'approcha et me remit la recette que vous voyez, en langue turque, sur ce tableau. Moi seul je la possède et c'est en vain que la concurrence voudrait, par des compositions frelatées, donner aux cuivres ce ton d'or qui a fait l'admiration de toutes les cours.

Mesdames et messieurs, achetez l'incomparable poudre à polir, et en avant la musique !... Ça ne coûte que huit sous !...

Le *Gaulois* nous raconte qu'un jeune soldat français, blessé mortellement au Dahomey, et transporté à l'hôpital le plus voisin, à dos de mulet, a envoyé, dans les couplets suivants, son dernier adieu à sa fiancée :

Rose, l'intention d' la présente
Est de t'informer d' ma santé :
L'armée française est triomphante,
Moi, j'ai le bras gauche emporté ;
Nous avons eu d' grands avantages
La mitrail' m'a brisé les os,
Nous avons pris arm's et bagages :
Pour ma part, j'ai deux ball's dans le dos.
J' suis à l'hôpital d'où c' que je pense
Partir bientôt pour chez les morts ;
Voilà dix francs qu' celui qui me panse
M'a donné pour avoir mon corps.

Je me suis dit : puisqu'il faut que j' file
Et qu' ma Ros' perd' son époux,
Ça fait que j' mourrai plus tranquille,
Sachant que j' lui laiss' ma valeur.

Je te recommande bien, ma p'tit' Rose,
Mon bon chien, ne l'abandonn' pas,
Surtout ne lui dis pas la cause
Qui fait qu'il ne me reverra pas :
Lui, j' suis sûr qui s' faisait un' fête
De m' voir revenir caporal ;
Il pleurerait comme une bête,
En apprenant mon sort fatal.

Quand j'ai quitté ma pauvre mère,
El' s'expirait sensiblement ;
A l'arrivé' d' ma lettr', j'espère
Qu'elle sera morte entièr'ment ;
Car si la pauvre femme est guérite,
Elle est si bonne qu'elle est dans l' cas
De s' fair' mourir de mort subite
A la nouvell' de mon trépas.

Mais il est un' chos' qui m'enrage,
C'est d'êtr' fait mort loin du pays,
Du moins, quand on meurt au village,
On peut dire bonsoir aux amis.
On a sa plac' derrière l'église,
On a son nom sur un' croix de bois ;
Puis, on espère que la payse
Y viendra prier quelquefois.

Adieu, Rose, adieu ! Du courage !
A nous revoir faut plus songer,
Car dans l' régiment où j' m'engage,
On ne donne plus de congé !
V'là que tout tourne, je n' vois plus goutte,
Tout est fini, v'là que j' m'en vas.
J' viens de recevoir ma feuil' de route,
Adieu, Rose, adieu ! N' m'oubl' pas !

LA MAISON DES TRILLETES

par JEAN BARANCY.

II

Il revint le lendemain, le surlendemain et les jours suivants, sans plus voir la tête blonde et sans avoir même aperçu la sorcière que chacun redoutait.

Ne pouvant dompter sa curiosité, et bien certain que la campagne était déserte, il s'approcha un matin de la maison.

Elle semblait encore endormie dans une paix profonde que son pas ne troubla même pas, tant il s'avança avec précautions ; mais arrivé jusqu'aux peupliers qui l'entouraient et la berçaient de leurs murmures, il s'aperçut qu'une fenêtre du rez-de-chaussée était ouverte au soleil.

Alors, tremblant comme un coupable, plus ému qu'il ne l'eût avoué, retenant sa respiration et se cachant derrière un tronc d'arbre, il avança la tête et plongea un regard dans la chambre.

Elle paraissait bien pauvre cette chambre, avec les deux chaises de bois, la huche, la table ébréchée et le mauvais fauteuil qui en composaient tout l'ameublement ; elle paraissait bien pauvre, mais le soleil jetait ses rayons d'or sur ces débris, et André ne vit dans cette chambre qu'une vieille grand-mère et une jeune fille, agenouillées toutes deux devant un crucifix accroché au mur...

Elles faisaient leur prière côte à côte, et quand elles se relevèrent, André n'eut pas le courage de partir encore.

C'est ainsi qu'il vit Claudette aller, venir,

mettre de l'ordre dans l'humble logis et qu'il entendit sa voix fraîche, joyeuse comme celle d'une fauvette. L'enfant chantait en travaillant :

C'est l'avril, c'est l'aurore,
Vois, mignonne, il fait jour.
Le soleil plane et dore
Nos vieux bois d'alentour.
Le sylphe se réveille,
Et pimpant et joyeux
Il poursuit une abeille...

Ah qu'elle était jolie la chanteuse matinale ! Et si vaillante avec ça ; car elle ne resta point dans la chambre, elle alla à l'étable, au poulailler, donna la provende à la gent ailée, et emmena ensuite la vache aux champs.

Elle mettait tant de bonne grâce et de gentillesse à ces menus détails que notre André fut soudain captivé.

Cependant, craignant qu'elle ne se dirigeât de son côté et ne le prit en flagrant délit de curiosité, il se sauva et gagna le sentier qui contournait la maison, et dans lequel, sans qu'il le voulût et à son grand étonnement, il rencontra la vieille Micheline.

Elle s'arrêta, le regarda et lui dit sans autre préambule :

« Tu es le fils Abelin, n'est-ce pas ?

— Vous me connaissez donc, demanda-t-il à son tour.

— Non ; mais tu ressembles trait pour trait à ton père. Un brave homme, ton père ! le seul qui ne m'ait point fait de misères, encore qu'il me croie sorcière comme les autres !

— Oh ! fit-il avec un peu d'embarras, vous vous trompez bien, bonne femme

— Nenni, mon fi, que je ne me trompe point ! Ils sont tous épeurés dans le pays, rien qu'à me voir, et si je n'avais pas cette maison des Trillettes en bien propre, je ne resterais pas ici. Heureusement ma Claudette ne boude point à la besogne, elle travaille dur, c'est elle qui porte le lait de notre vache à la ville, où on ne nous accuse point comme ici ! Ah Dieu de Dieu ! est-on méchant dans ce pays ! Laisse-moi parler... continua-t-elle, voyant qu'il allait l'interrompre. Oui, on est méchant ! Les gamins me jettent des pierres quand je passe...

— Est-ce possible !

— Les gens qui sont en âge me fuient comme une pestiférée ; et on nous laisserait crever de misère comme des chiens, sans plus s'occuper de nous, si ma mignonne petite n'avait pas de vaillantise pour deux... Dis, est-ce que tu me crois sorcière, toi aussi ?

— Allons donc !

— Bien sûr ?

— Bien sûr.

— Pourtant ton père me craint bien. Enfin ! Toi tu arrives des villes, je le sais ; et tu n'as point les idées qu'on a dans les campagnes. Pourtant, écoute, c'est vrai tout de même qu'il arrive malheur à ceux qui viennent rôder par ici ; c'est comme une fatalité, et je suis bien aise de t'avoir rencontré, vrai comme je te le dis, pour te prévenir, car tu as l'air d'un bon garçon et je ne voudrais pas qu'il t'arrivât rien de mauvais... Je te jure, mon fi, que ce n'est point moi qui jette des sorts !

— Mais je n'en doute pas ! »

Elle le regarda comme pour s'assurer de la véracité de ses paroles.

« Tant mieux si c'est comme ça ! reprit-